



Scénario :
Charlie Haas
d'après *Jerico*
Directeur de
la photographie :
John Hora
Montage :
Marshall Harvey
Avec :
John Goodman,
Cathy Moriarty,
Simon Fenton

À partir de **11** ans
de la 6^e à la 3^e

Panic sur Florida Beach

Joe Dante / Fiction / Etats-Unis / 1993 / 1h29 / VOSTF ou VF
Titre original : *Matinee*

Gene, 15 ans, fils de militaire, vient de s'installer avec sa famille à Key West, en cet octobre 1962 où éclate la crise des missiles de Cuba : dans la petite station balnéaire située à seulement 150 km des côtes cubaines, la panique s'installe au fil des informations alarmistes et des déploiements de troupes. Mais l'adolescent semble avoir d'autres soucis : se faire de nouveaux amis, séduire Sandra la rebelle pacifiste, et surtout assister à l'avant-première de *Mant*, le dernier film d'horreur de son idole Lawrence Woosley, truculent cinéaste indépendant qui bientôt prend sous sa coupe le jeune cinéophile. Lors de la séance, les attractions de Woosley provoquent la panique chez le jeune public : le balcon s'effondre et Gene et Sandra se retrouvent enfermés dans l'abri antiatomique du paranoïaque propriétaire de la salle, se croyant les seuls survivants après l'apocalypse nucléaire et s'échangeant leur premier baiser. Le film s'achève sur la fin de la crise des missiles et le départ de Woosley, livrant à Gene ses conseils : ne jamais renoncer à ses désirs et toujours croire en la magie du cinéma.



Né en 1946, Joe Dante est un des représentants majeurs de cette génération de cinéastes américains cinéphiles, abreuvés de Walt Disney, de séries télé fantastiques, de comics et de films de genre. Il débute au début

des années 1970 comme monteur puis cinéaste auprès de Roger Corman, le pape de la série B indépendante qui lança nombre des auteurs du Nouvel Hollywood. Remarqué pour ses premiers films d'horreur (*Piranhas* en 1978 et *Hurléments* en 1981), il s'imposa avec *Gremlins* (1984), son film le plus célèbre. Tout en œuvrant au cœur du cinéma de genre, Dante sut creuser un sillon très personnel, où la nostalgie de l'imaginaire ayant peuplé son enfance est au service d'une critique ironique du conformisme et du matérialisme qui imprègnent la société américaine, auxquels il oppose la subversion joyeuse des jouets (*Small Soldiers*, 1998), des monstres en tout genre et des éternels enfants rêveurs (*Explorers*, 1985).

Point de vue

Si l'un est un conte fantastique mêlant humour et effroi et l'autre un récit d'initiation ancré dans une réalité historique précise, *Gremlins* et *Panic sur Florida Beach* décrivent tous deux le chamboulement d'une petite ville paisible incarnant l'American way of life, confrontée à une menace de destruction irrationnelle, comme les *Gremlins*, ou inhumaine, comme la bombe atomique. Dans les deux films, le récit se focalise sur l'initiation à la vie (et à l'amour) d'un jeune homme à peine sorti de l'enfance : si Bill est plus âgé que Gene et travaille déjà (un emploi contre-nature dans une banque), son comportement est encore celui d'un adolescent, un peu gauche et vivant toujours chez ses parents. L'un comme l'autre ont en commun leur attirance pour la création (Bill est un dessinateur insatiable, Gene fan de série B se rêve cinéaste), qui les isole d'une communauté conformiste et grégaire où seuls les excéntriques semblent capables d'amour et d'invention. Ce ne sont pas des rebelles tels que le cinéma américain en a tant montré : Bill et Gene sont de bons fils et leur famille

fiche réalisée par
Emeric De Lastens,
enseignant et critique
de cinéma

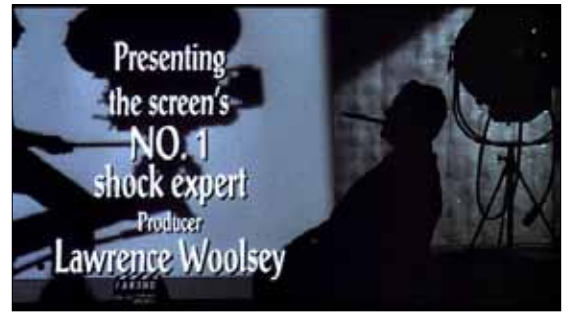
Panic sur Florida Beach

semblent des havres de bonheur domestique (voir les gags déclenchés par les inventions loufoques du père de Bill). Pourtant, l'élément déclencheur de leur émancipation est dans les deux cas l'absence du père : celui de Bill s'absente après lui avoir offert Gizmo, parti à un salon de l'invention ; celui de Gene est en mission sur un navire de guerre, laissant Lawrence Woosley prendre le rôle de père de substitution. L'absence du père, les obligeant à accomplir des actes héroïques (Bill liquide les Gremlins, Gene sauve son petit frère), leur permettra aussi de trouver le premier amour et de renforcer leur vocation. De spectateurs assidus, comme Joe Dante l'a été adolescent, nos héros se métamorphosent en acteurs et créateurs de leur vie, ayant retenu les leçons des monstres et des images. Les deux films se terminent sur une promesse à eux seuls destinée : Bill méritera un jour Gizmo et Gene deviendra un magicien du cinéma s'ils préservent en eux la croyance en l'imaginaire, celle des enfants, des inventeurs d'objets inutiles, des monstres malins et des cinéastes. Cette morale de l'imaginaire, incarnée par Gizmo et les Gremlins, ses caricatures nihilistes, comme par l'hilarant film dans le film *Mant* dans *Panic sur Florida Beach*, s'oppose au moralisme d'une société consumériste, amnésique et matérialiste.



Même s'il n'est pas à proprement parlé autobiographique, *Panic sur Florida Beach* est sans doute le film évoquant le plus directement la cinéphilie du jeune Joe Dante. Outre qu'il avait le même âge que son héros Gene à l'époque où est situé le récit, le cinéaste a aussi connu une enfance nomade, déménageant fréquemment, situation qui l'amena comme Gene à se

réfugier dans les salles obscures, faute d'être vraiment intégré à une communauté : ses véritables amis d'enfance furent les monstres, les extraterrestres ou les robots des films de genre, qu'il découvrit lors des fameuses doubles programmations en « matinées » (c'est-à-dire l'après-midi) que pratiquaient alors les petites salles et les drive-in. Le film, dont le titre original est *Matinee*, est un hommage à cet âge d'or de la série B fauchée, polars nerveux, films d'horreur bricolés ou SF naïve.



Le savoureux Lawrence Woosley est directement inspiré du maître du bis bizarre William Castle qui inventa des trucs similaires à ceux employés par Woosley : la fausse infirmière faisant signer une décharge aux spectateurs en cas de crise cardiaque, les sièges vibrants, l'acolyte surgissant dans la salle déguisé comme la créature du film, etc. Si Dante dévoile le ridicule de ces attractions, elles acquièrent un effet sans doute jamais atteint par son modèle historique : le Rumble Rama (en fait un effet sonore surround simulant des secousses) déréglé provoquera l'effondrement du balcon surchargé de la salle et l'Atomo Vision (détruire l'écran et révéler derrière en trompe-l'œil l'image d'un champignon atomique qui s'élèverait vraiment au dehors) suscitera la panique des jeunes spectateurs, compte tenu du contexte de la crise de Cuba.

En fait, en 1962 ce type de séance de foire a déjà disparu, et le film de Woosley s'inspire plutôt de ceux de Jack Arnold. *Panic sur Florida Beach* s'ouvre sur la bande-annonce de ce film dans le film, *Mant*, qui, à part ses stock-shots (archives de catastrophes employées dans les séries B) d'un essai atomique, fut entièrement réalisé par Dante. Si la parodie est drolatique (dialogues et jeux ineptes, homme-fourmi ridicule), Dante affirma pourtant que ce « faux » film fut pour lui l'occasion de créer un monde où il aimerait vivre et se réfugier. C'est à ce monde que Woosley initie Gene, à travers son « allégorie de la caverne », lui expliquant que la première image aurait été produite par un homme pré-historique ayant surmonté sa peur d'un mammouth et voulant la faire partager aux autres. Le cinéma exorcise les peurs et les angoisses, ce que démontre aussi l'émouvante séquence de la mère pleurant devant les films familiaux, rongée d'inquiétude depuis le départ du père à la guerre. Comme la plupart des séries B américaines d'alors, où les E.T. et les monstres mutants étaient les métaphores des Soviétiques et de la bombe atomique, *Mant* exorcise le climat paranoïaque de la Guerre froide : l'homme-fourmi est le fruit d'une « mutation nucléaire ».

Le montage que Dante organise entre son hilarante projection-catastrophe et la panique provoquée par la propagande gouvernementale (Kennedy à la télévision, les messages radiophoniques au ton apocalyptique, les consignes de sécurité dérisoires, la ruée vers les magasins) prend alors toute sa dimension critique : plutôt l'art de la peur que la politique de la peur, plutôt la joyeuse caverne du cinéma que celle de l'abri antiatomique, plutôt être métamorphosé par les visions naïves d'un hurluberlu qu'être conditionné par le mauvais film du pouvoir ! Ce n'est pas fuir la vie que de croire aux images, au contraire. C'est la leçon, tranquillement subversive, transmise par Woosley à Gene, et celle de Joe Dante.

Panic sur Florida Beach

Pistes pédagogiques

Truffés de références iconographiques à la sous-culture populaire américaine, les films de Joe Dante invitent à plusieurs pistes de travail complétant leur réflexion sur la puissance transgressive de ces images et sur la place de l'imaginaire cinématographique dans nos vies.

Les nouveaux « monstres »

Dans le cinéma fantastique des années 1950, le monstre est une chose hideuse ayant mutée à la suite de radiations (insectes géants, hommes-animaux), exprimant l'angoisse nucléaire. Dante parodie ces figures, tout en les mixant avec les gentilles créatures animées de Disney. La monstruosité devient ce virus qui contamine, caricature et subvertit l'univers de l'enfance et de l'innocence, à l'image de Gizmo enfantant les Gremlins. À partir des années 1980, de nombreux films développent cette idée : le monstre peut être aussi un jouet ou une poupée se rebellant, la face cauchemardesque des jeux d'enfants (les *Toy Story*, *Roger Rabbit*, *Mars Attacks !* de Tim Burton, etc.).



Nostalgie et critique de l'Amérique

Les films de Dante renvoient à une image idéalisée de l'Amérique (représentée par des extraits de films de Capra ou autres à la télévision, ce qu'on appelait « l'Americana », des films centrés sur la famille idéalisant l'Amérique profonde) dans laquelle les personnages ont encore l'illusion de vivre alors qu'il ne s'agit plus que d'un décor dont la destruction va révéler la violence sous-jacente. Là encore, de nombreux films dénoncent cette vie simulée, ainsi *The Truman Show* (Peter Weir, 1998) où le village n'est qu'un décor de télé-réalité.

Éloge de la série B et de la salle de cinéma

Chez Joe Dante, cet univers magique, et peut-être perdu, est un refuge ainsi qu'un lieu de rêverie et d'inventivité, et c'est pourquoi ses personnages vont autant au cinéma voir des films fantastiques. À l'époque des blockbusters, qui en ont repris les récits mais sans la douce folie, que reste-t-il de ce monde ?